

Un long voyage initiatique au pays d'Agaguk

Paul Bussières, *Mais qui va donc consoler Mingo?*, Paris, Robert Laffont, 1992, 364 p.

Aurélien Boivin

Number 86, Summer 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44839ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (1992). Review of [Un long voyage initiatique au pays d'Agaguk / Paul Bussières, *Mais qui va donc consoler Mingo?*, Paris, Robert Laffont, 1992, 364 p.] *Québec français*, (86), 97–97.

PREMIÈRE ŒUVRE

Un long voyage initiatique au pays d'Agaguk

Pour un Québécois, publier un premier roman à Paris relève de l'exploit. C'est pourtant ce qu'a réussi Paul Bussièrès, un avocat de Sillery responsable des relations gouvernementales pour la société Makivik, regroupement d'Inuit du Canada. *Mais qui va donc consoler Mingo?* n'a laissé personne indifférent.

Le sujet n'est certes pas étranger à l'intérêt que l'on porte au roman, qui figure à la liste des best-sellers, depuis sa publication. Considéré, à sa sortie, comme un anti-Agaguk et un anti-Thériault, le roman se déroule entièrement en plein cœur de l'Arctique. Il met en scène un jeune fonctionnaire blanc, Eugène pour les intimes, Youguini pour les Inuit, qui raconte, à la première personne, son arrivée et son installation à Tagralik, puis sa difficile intégration à cette société qui le fascine et qu'il tente de comprendre en la présentant telle qu'elle est, avec ses us et coutumes, ses mœurs, son caractère, sa différence aussi, sans la juger avec son œil de blanc dominant. Ses notes et réflexions, il les consigne dans une sorte de cahier qui se révèle, à la fin, l'œuvre qu'il nous est donnée de lire. Si cette technique du roman dans le roman n'est pas nouvelle, elle n'est pas pour autant dépourvue d'intérêt car le narrateur écrit s'efface en présence de ses personnages, qui acceptent, à la fin de la première partie, de suivre leur chef, le chamane Mingo, à l'intérieur du vaste territoire glacé, à une chasse aux caribous qui n'est, en fait, on l'apprendra plus tard, qu'une fuite : Mingo veut échapper au policier blanc qui le poursuit pour des meurtres commis il y a déjà quelques années. Comme dans le roman de Thériault, le chef inuk assassinera son poursuivant et sera pendu sans aucune forme de procès. L'inquiet et angoissé Youguini décide d'accompagner le groupe, sorte de voyage initiatique pour lui, dans cette grande migration, qui n'est pas sans rappeler les profondes transformations qu'a

connues la communauté inuit dans la décennie 1950.

Roman d'aventures et roman de quête, l'œuvre de Bussièrès est aussi un roman spiritualiste, comme le peuple dont il fait l'apologie, et un document ethnologique, puisque le narrateur ne rate jamais une occasion de décrire une scène de mœurs, d'évoquer une tradition, de ressusciter une coutume, de recréer le mode de vie des Inuit qu'il apprend à connaître et à aimer, telle cette coutume qui voulait qu'un visiteur soit reçu avec civilité : on lui prêtait une femme, comme on acceptait de prêter sa femme à un chasseur inuk célibataire, une menace pour le clan, car il pouvait éliminer un rival pour s'emparer de sa femme.

Mais qui va donc consoler Mingo? se lit d'une traite tant les rebondissements sont nombreux et bien agencés. Le romancier connaît l'art de nouer les éléments de son intrigue pour susciter l'intérêt. Le changement qui survient dans la narration, à la fin de la deuxième partie, est si bien amené qu'il ne dérange en rien la lecture : Youguini, qui se confiait jusque-là à son journal à la première personne,

décide de recourir désormais à la troisième personne, pour être plus libre et pouvoir ainsi s'immiscer plus facilement dans les pensées de ses personnages : « Je vais dorénavant écrire à la troisième personne. Ça va changer beaucoup de choses, à commencer par moi », confie-t-il à un sculpteur, créateur comme lui. Après ce « voyage à l'intérieur », où il a appris à se connaître et à connaître ses compagnons, à maîtriser ses angoisses existentielles, à oublier sa culpabilité en présence des êtres qui l'entourent, il devient un tout autre homme. Après avoir connu « les misères du voyage » et « l'éblouissement », il revient donc au village, amputé d'une jambe. Peut-on sortir indemne de sa rencontre avec une autre communauté, une autre race, un autre peuple ? Mais quel enrichissement, quelle expérience, quels souvenirs !

Roman fascinant, écrit dans une langue agréable, accessible, *Mais qui va donc consoler Mingo?* saura plaire à tous ceux qui sont friands d'exotisme et qui sont ouverts aux autres cultures. Bussièrès a voulu rendre hommage aux défavorisés, aux « damnés de la terre », selon l'expression de Memmi, et il a réussi. Loin d'être de vulgaires primitifs comme on a toujours voulu le faire croire, ces hommes et ces femmes sont des êtres humains à part entière qui s'interrogent sur l'existence : ils ont beaucoup à nous apprendre.

1. Paris, Robert Laffont, 1992, 364 p.

